



# Corps et travail dans la pensée freudienne de la cure

Claire Pagès

Partant de la perspective philosophique qui est la nôtre, nous proposons ici quelques réflexions touchant les deux dimensions du corps et du travail dans le cadre de la cure analytique tel que Freud l'a défini. Il s'agit d'analyser le rapport qu'entretiennent ces trois termes, le corps et son travail, le dispositif analytique et le travail social ou l'activité professionnelle. Notre questionnement part du constat que le corps du patient est apparemment immobilisé dans le cadre de la cure, son action et ses gestes suspendus. Cela signifie-t-il que le corps n'y soit pas au travail ? Il faut alors se demander quel corps travaille dans l'analyse, en quoi consiste ce travail et pourquoi un tel travail semble paradoxalement conditionné par un dispositif qui paraît arrêter les mouvements du corps agissant. Intervient alors la question du travail social, puisque la reprise de l'activité professionnelle compte au nombre des objectifs de la cure. Se pose donc comme problème le fait de comprendre pourquoi et comment le travail du corps pulsionnel recherché par l'analyse dans son principe et son dispositif pratique permet de retourner au travail ou de renouer avec celui-ci.

---

Claire PAGÈS – Philosophe, Directrice de programme au Collège International de Philosophie (Paris) & chercheuse associée au Sophiapol (Nanterre).

*Champ Psy*, 2014, n° 65, 27-44.



## 1. UN CORPS IMMOBILE?

La réalité du travail du corps dans le cadre de la cure analytique n'est pas immédiatement facile à cerner dans la mesure où la technique classique et son dispositif semblent impliquer un corps immobile, un corps dont l'action serait suspendue. On connaît l'exclamation de Mme Emmy von M., le 1<sup>er</sup> mai 1889, lors de sa première rencontre avec Freud, formule de protection utilisée à chaque intrusion d'un élément étranger, et que celui-ci rapporte dans les *Études sur l'hystérie*: « Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! » (Freud S. et Breuer J., 1893, p 36.). L'ensemble de la cure va progressivement se définir à partir de cette négation du mouvement et de l'action, négation appliquée au corps des deux protagonistes. On peut soutenir à cet égard l'existence d'un dispositif « négatif », dont il faudra se demander si son apparente suspension du corps signifie une négation du travail de celui-ci.

Le cadre, rappelons-le, est le dispositif à mettre en place pour que puisse s'instaurer la situation proprement analytique (concernant la durée, le paiement, les absences, le dispositif matériel, etc.). Il a longtemps servi à distinguer la cure « type », « classique » ou « orthodoxe », selon les appellations, cure définie par Freud dans ses grandes lignes, d'autres pratiques psychothérapeutiques. Le cadre concerne la « forme » de l'échange analytique et doit être accepté par l'analysant comme le contrat qui règle la relation dans laquelle il choisit d'entrer. Pourquoi y voir un dispositif négatif et qu'y devient le corps ? Il s'agit de se conformer à certaines prescriptions.

1. Assis dans un fauteuil placé derrière le divan sur lequel le patient est allongé, l'analyste est soustrait au regard de celui-ci<sup>1</sup>.

2. L'analyste est tenu à une règle d'abstinence et de neutralité, et il doit se garder d'influencer directement ses patients physiquement (en les touchant par exemple) ou psychologiquement (en exerçant sur eux des pressions, en leur adressant des injonctions, en étant directif, voire dirigiste). (Freud S., 1915a, pp 205-206)

3. L'analysant doit être calme et exempt de sollicitations sensorielles importantes : il lui faut éviter de s'agiter physiquement et de s'absorber dans une activité de perception pendant la séance, choses susceptibles de divertir son attention

1. « Sur l'engagement du traitement », 1913, pp. 161-184, *OC XII*, p. 174: « Je tiens ferme à ce conseil de faire s'allonger le malade sur un lit de repos, alors qu'on prend place derrière lui de façon à n'être pas vu de lui ». (OC renvoie aux *Œuvres complètes Psychanalyse*, XXI Tomes, Paris, PUF, J. Laplanche (dir.); et GW à l'édition allemande, *Gesammelte Werke*, in neunzehn Bänden, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag).



*CORPS ET TRAVAIL DANS LA PENSÉE FREUDIENNE  
DE LA CURE*

29

de son état psychique (Freud S., 1904, p 12). Si Freud n'emploie pas la notion de cadre, introduite plus tard, il a progressivement défini les règles principales de ce contrat. Elles représentent un élément important de la « découverte » freudienne<sup>2</sup>.

La dimension « négative » est manifeste, le dispositif mis en place étant descriptible à l'aide uniquement de termes de sens privatif : immobilité, inaction, invisibilité, etc. Il s'agit d'entraver toutes les réponses motrices possibles à une situation dérangeante. Plus profondément, ce dispositif négatif, qui prive le patient d'un certain nombre de « recours », vise à le faire se confronter à l'absence et à la nécessité de la remémoration, lui qui avait coutume de répondre à son mal-être par des réactions, c'est-à-dire par autant de présentifications, concrétisations, remplissements de l'espace et du temps possibles. Cette organisation de l'absence (absence de geste, de perception visuelle, de réponse de l'analyste, de gratification, etc.) permet de rompre aussi avec le cramponnement à la présence, avec le mythe de la présence maternelle totale, avec la fusion avec la mère, quoique, comme l'a souligné Winnicott, le divan ait pu aussi et paradoxalement s'identifier chez des patients psychotiques au « giron maternel », et quoique d'autres, comme José Bleger, aient vu dans le cadre un non-processus qui accueille le processus mais qui en lui-même signifie la répétition de la fusion primitive avec le corps de la mère. La mise à l'écart du toucher et des représentations visuelles dans le « cadre » a été bien analysée par Raoul Moury (1989, pp 163-164) comme une lutte contre l'emprise exercée par la vue et contre le déni de la perte, de la séparation.

Freud affirme ainsi le caractère bénéfique de la disparition de l'analyste derrière le divan. Outre une commodité ou un confort pour celui-ci, elle représente une condition du bon déroulement de la cure, en particulier pour le maniement du transfert (1913, pp174-175). Cette nécessité et cette positivité de l'absence seraient un des leviers majeurs de la cure proprement analytique. C'est pourquoi Jean Guillaumin, analysant les pratiques de groupe, dans lesquelles le cadre évoqué ne peut être maintenu, affirme que « le grand absent du cadre sensori-moteur des pratiques groupales ou institutionnelles (comme d'ailleurs des pratiques thérapeutiques duelles ou plurielles dite « en face à face ») ne soit autre que ... *l'absence elle-même : l'absence dans le trop de présence* » (1989, p 38).

2. « Sur l'engagement du traitement », 1913, pp. 161-184, *OC XII*, p. 174. Et *Ibid.*, p. 163. Il est sans appel sur les ruptures du cadre. Voir « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », 1937, pp. 231-268, *Résultats, idées, problèmes II*, 1921-1938, Paris, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1985, p. 245. Et « Sándor Ferenczi », 1933, pp. 309-314, *OC XIX*, p. 313.





Ce qui comporte dans les analyses de groupe des aspects positifs (facilitation du contact), mais aussi des effets négatifs indéniables : « c'est du défaut de manque sensori-perceptif de l'analyste dans l'étrange espace analytique, et du maintien du contrôle "par devant" sur son aspect sensori-perceptif que procéderont à la fois les effets bénéfiques à court et à moyen termes, et les limites des résultats proprement psycho-analytiques du procédé » (*Ibidem*, p 45). Ce caractère négatif du cadre freudien qui prive le patient de schémas comportementaux familiaux explique que les analysants se rebiffent souvent contre le dispositif, le contestant, refusant de s'y soumettre ou essayant de le contourner (Freud S., 1913, pp 179-180).

## 2. LE CORPS PULSIONNEL AU TRAVAIL

Pourtant, ce dispositif négatif qui immobilise le corps semble la condition d'une autre forme de mise au travail, celle du corps pulsionnel. Restent alors à montrer en quoi consiste ce travail, et quel type de travail du corps il implique, pour enfin indiquer pourquoi celui-ci ne peut s'opérer qu'à la faveur du dispositif négatif de la cure décrit précédemment.

### 2.1. Le domaine « psychique »

Il faut d'abord écarter la conclusion selon laquelle l'immobilisation du corps dont nous sommes partis signifierait que se joue dans la cure un travail non du corps mais de la pensée et que, bien plus, ce travail de la pensée serait rendu possible par la suspension du travail du corps. Ce serait mal interpréter l'idée freudienne selon laquelle la cure et son dispositif cherchent à substituer la perlaboration à l'abréaction, à « retenir dans le domaine psychique toutes les actions que celui-ci voudrait orienter vers la motricité » visant à « réussir, par le travail de remémoration, à liquider ce que le patient voudrait éconduire par une action » (Freud S., 1914a, p 193). En effet, ce psychisme qui est mis dans la cure au travail – on trouve dès les *Études sur l'hystérie* l'idée que l'analysé accomplit dans la cure un certain travail (Freud S. et Breuer J., 1893, p 235) – est un psychisme lié au pulsionnel, que cette liaison au pulsionnel fait justement travailler.





D'abord, on ne saurait confondre psychique et spirituel ou intellectuel. Le psychisme – et c'est lui qui travaille dans le cadre de la cure – désigne de l'animique intrinsèquement lié au pulsionnel et non une spiritualité composée de pures idées. Freud disait de la dimension proprement psychique qu'elle était l'objet de la « psychologie des profondeurs » ou de la psychanalyse. La vie psychique désigne en effet tous les processus qui relèvent de la vie de l'esprit mais qui se déroulent en nous sans que nous en ayons conscience. L'idée d'une vie psychique implique donc l'existence de mécanismes inconscients. Le psychologique qualifierait au contraire le domaine des processus mentaux et des représentations auxquels la conscience peut en droit avoir accès, avec néanmoins plus ou moins de clarté et de distinction et avec plus ou moins de peine. Or, ces représentations inconscientes sont d'abord des représentations de pulsions<sup>3</sup> qui elles-mêmes sont ancrées dans le corps sans être attachées à une partie spécifique de celui-ci : « L'inconscient est certainement le véritable intermédiaire entre le somatique et le psychique, peut-être est-il le *missing link* tant cherché » (Freud S., 1917, p 346). La pulsion est ainsi définie comme concept limite entre le psychique et le somatique<sup>4</sup> dans « Pulsions et destins de pulsions » (1915b). C'est pourquoi la représentation, dans le vocabulaire freudien, se distingue de l'idée au sens traditionnel. Il s'agit bien d'un représentant idéationnel, celui de l'excitation somatique, mais, d'une part celui-ci possède une coloration affective (la pulsion se fait connaître solidairement par des représentants et des affects). D'autre part, c'est aussi une représentation qui possède une charge, un investissement en énergie. Le travail psychique est donc une mise au travail de cette liaison entre animique et organique. Travail du corps mais du corps pulsionnel.

Il faut faire place ici à l'analyse importante de la catégorie de travail dans le champ psychique freudien qu'a conduite Christophe Dejours. On a d'abord le sentiment, explique-t-il, que le terme « travail » est chez Freud métaphorique et désigne la poussée, soit la dimension économique de la pulsion. Pourtant, si le sens du « travail » psychique est purement quantitatif, pourquoi Freud mobilise-t-il la catégorie d'*Arbeit* et pas celle, qui semblerait plus adéquate, de *Leistung*? C'est pourquoi Dejours va contester que le travail psychique possède un sens énergétique dans le dispositif freudien ou le sens d'une

3. « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », 1937, pp. 231-268, *RIP II*, *op. cit.*: « pour le psychique, le biologique joue le rôle du rocher d'origine sous-jacent ».

4. *Métapsychologie*, Gallimard, Folio essais, 2000, p 17: « le concept de « pulsion » nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel ».





5. Voir P.-L. Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Paris, PUF, Quadrige, 1993, chap. 8: « Le corps. L'Autre métapsychologie ».

6. Dans le texte paru en 1893 dans les *Archives de Neurologie* sous le titre « Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques » (*Archives de Neurologie*, 1893 (77), Clinique nerveuse, Freud montre en quoi les paralysies hystériques se distinguent des paralysies motrices. On sait que l'hystérique ignore l'anatomie et n'établit donc pas les connexions qui, de ce point de vue, s'imposent par exemple entre une paralysie du bras ou de la jambe et l'hémiplégie faciale. De même, elle fait des associations là où l'anatomie n'en fait pas : l'hystérique dont la jambe est paralysée traîne celle-ci comme un poids mort, comme si la hanche elle aussi était inerte, alors que la paralysie organique de la hanche laisse celle-ci exécuter le mouvement de circumduction ordinaire : « d'où vient-il que les paralysies hystériques, tout en simulant de près les paralysies corticales, s'en écartent par les traits distinctifs que j'ai tâché d'énumérer, et quel est le caractère général de la représentation spéciale auquel il faut les

simple d'exigence d'action. *Arbeit* posséderait chez Freud un sens *qualitatif*, car l'exigence de travail signifie une élaboration ou le fait que sous la pression du moi, les pulsions ont des *destins* (Dejours C., 2009, p 55). Dire que la pulsion est soumise à un travail veut dire qu'elle est prise dans une logique de la maîtrise et de la liaison, logique contraire à celle de l'excitation qui cherche la décharge et la déliaison. Dejours explique alors comment la pulsion prise entre déliaison et liaison fait le lien entre somatique et psychique et comment l'exigence de travail constitue leur articulation (*Ibidem*, p 59).

C'est pourquoi on ne peut appliquer à tout le corps ou à tous les corps des déclarations de Freud qui concerne le corps agissant ou le corps gestuel. Par exemple, « restreindre notre travail musculaire et [...] augmenter notre travail de pensée va dans le sens de notre développement personnel vers un degré supérieur de culture. Par l'accroissement de notre dépense de pensée, nous obtenons, pour la même performance, une diminution de notre dépense de gestes... » (Freud S., 1905, pp 345-346). Cela ne donne aucune indication sur l'évolution de la dépense pulsionnelle, de même, supposons-nous, que l'immobilisation du corps agissant par le dispositif analytique ne suspend pas – bien au contraire – le travail pulsionnel... On pourrait distinguer alors une série de corps : corps gestuel et agissant, corps anatomique, corps de la symptomatologie, corps pulsionnel...

Le corps a ainsi bien des facettes et un corps peut aussi en cacher un autre<sup>5</sup>. L'étude comparative de Freud sur les paralysies montrait déjà à l'œuvre deux corps (hystérique et organique) dont le second se dissimulait, imitant sans y parvenir tout à fait les affections du premier<sup>6</sup>. Pourtant, tous ces corps n'en font qu'un, quoiqu'ils puissent entrer en conflit. Et le corps agissant dont nous parlons plus spécifiquement est aussi pulsionnel. D'ailleurs, la pulsion est proprement ce qui pour Freud met le corps en mouvement. Elle est ce qui anime l'ensemble du corps. On se tromperait en pensant que le pulsionnel est étranger à la dimension motrice, ce que le texte freudien laisse parfois suggérer en distinguant la fuite motrice, l'action musculaire (réaction à une excitation externe) et la fuite proprement psychique face à une poussée interne, la pulsion (le refoulement), (Freud S., 1915b). L'action motrice a elle aussi parti lié avec la pulsion. L'idée même de pulsion de vie, dans la seconde topique, témoigne d'ailleurs du fait que





*CORPS ET TRAVAIL DANS LA PENSÉE FREUDIENNE  
DE LA CURE*

33

la pulsion est chez Freud ce qui anime le corps dans toutes les dimensions qui sont les siennes.

Néanmoins, le rappel chez Freud de l'intrication du psychique et du somatique, nous rendra prudents dans nos conclusions, lorsque celui-ci présente la perlaboration (néologisme proposé par Laplanche et Pontalis en 1967 pour traduire «*Durcharbeitung*», «*working-through*» en anglais, à ne pas confondre avec l'élaboration (*Die Verarbeitung*)) comme une sorte de travail psychique qui permet au sujet dans le cadre de la cure d'accepter certains éléments refoulés et de se dégager de l'emprise des mécanismes répétitifs : « Le fait de nommer la résistance peut ne pas avoir pour conséquence la cessation immédiate de celle-ci. On doit laisser au malade le temps de se plonger dans la résistance qui lui est inconnue, de la perlaborer, de la surmonter, tandis que, défiant la résistance, il poursuit le travail selon la règle fondamentale de l'analyse » (Freud S., 1914b, p 139). « Le moi trouve encore et toujours des difficultés à défaire les refoulements, même après avoir pris la résolution d'abandonner ses résistances, et nous avons désigné la phase d'effort et de contention qui succède à cette louable résolution, comme celle de la "perlaboration". On est alors amené à reconnaître le facteur dynamique qui rend une telle perlaboration nécessaire et compréhensible. » (Freud S., 1926, pp. 273-274)

rattacher ? La réponse à cette question contiendrait une bonne et importante partie de la théorie de la névrose » (p. 36). En effet, « Comme il ne peut y avoir qu'une seule anatomie cérébrale qui soit la vraie et comme elle trouve son expression dans les caractères cliniques des paralysies cérébrales, il est évidemment impossible que cette anatomie puisse expliquer les traits distinctifs de la paralysie hystérique » (p. 38).

On perçoit que cette perlaboration engage un remaniement des investissements pulsionnels et une manière de reconnaissance affective, car la disposition intellectuelle à l'égard du refoulé ne suffit pas : « nommer » la résistance n'est pas assez, pas plus que prendre la « résolution » de l'abandonner. Dans l'article de 1925 sur la dénégation (p 168), Freud a en effet distingué ce qui relève de l'« admission intellectuelle » (« fonction intellectuelle ») et ce qui constitue proprement une « admission du refoulé » (« processus affectif »). Ainsi, le mécanisme de défense dont il s'agit avec la (dé)négation (*die Verneinung*) est certes bien plus souple que le refoulement, puisque tandis que ce dernier empêche un contenu de pensée de devenir conscient, le premier n'occulte pas le contenu refoulé. Ce mécanisme (la négation) semble permettre de prendre connaissance du refoulé, puisque celui-ci fait l'objet d'une formulation. Freud dégage ainsi la contribution du symbole de négation à la connaissance de l'inconscient. La





*Verneinung* est donc une forme d'aveu. Pourtant, si de l'accès à la conscience découle une manière d'admission intellectuelle du refoulé, il ne s'ensuit pas que le refoulement soit levé dans sa globalité. Acceptation intellectuelle n'est pas encore reconnaissance affective. Il peut y avoir acceptation intellectuelle, disparition de la forme négative, sans pour autant que le refoulement, note Freud, soit levé («*aufgehoben*»). Ni la dénégation ni l'acceptation intellectuelle ne produisent une levée du refoulé le plus solide. On peut dire aussi que ces deux positions – dénier le refoulé ou l'admettre seulement dans son intelligence – représentent des compromis, des réaménagements psychiques légèrement à l'avantage du sujet conscient, du moi social. Le travail analytique recherche plus, puisqu'il œuvre à l'acceptation affective du refoulé. Ainsi, si c'est une action intellectuelle, celle du jugement, « qui décide du choix de l'action motrice, met un terme à l'ajournement par la pensée et fait passer du penser à l'agir » (*ibidem*, p 170), la modification des fixations pulsionnelles dépend, elle, de la levée des refoulements et d'une sorte de reconnaissance, acceptation ou admission affective. C'est ce que Freud vise quand il souligne qu'une part importante (Freud S., 1932, p 157) de l'effet thérapeutique du traitement analytique revient à rendre conscients des contenus inconscients et ainsi à les désinvestir.

## 2.2. Les effets du travail de la cure

Parce que s'y joue un remaniement du corps pulsionnel et de ses attachements, et en dépit de l'ignorance du temps par l'inconscient, le travail analytique peut modifier quelque chose. En effet, modifier, c'est bien introduire un changement, changement qui pourrait être rapporté à la possibilité même, à la dimension même du temps. Or, Freud pense que la cure n'est pas vaine et qu'elle peut changer quelque chose pour le patient : elle peut le rendre capable de travailler et d'aimer, elle peut rendre conscient ce qui était inconscient, elle peut faire en sorte que le moi du patient reprenne le dessus sur les conflits inconscients qui le faisaient souffrir. Certes, l'analyse ne les fait pas disparaître, et la guérison n'est pas la suppression proprement dite du conflit. En effet, la levée des refoulements n'implique pas nécessairement un changement de vie et par exemple la reprise du travail. Freud est d'ailleurs très prudent. On aurait tort de penser les effets produits par l'ana-







CORPS ET TRAVAIL DANS LA PENSÉE FREUDIENNE  
DE LA CURE

35

lyse comme une révolution ou une métamorphose. Dans l'esprit freudien, ils portent souvent avec eux la modestie inquiète d'un déplacement plus que l'assurance d'une résolution de problème. En outre, Freud comprend l'optimisme clinique comme une inconséquence et un défaut de prise de conscience de la gravité des états pathologiques : « L'espoir de pouvoir guérir tout ce qui est névrotique, je le soupçonne de provenir de cette croyance profane que les névroses sont quelque chose de tout à fait superflu, qui n'a absolument aucun droit à exister. En vérité, ce sont des affections graves, constitutionnellement fixées, qui se limitent rarement à quelques éruptions... » (Freud S., 1932, p 238).

Peut s'engager une entreprise de remaniement psychique. Il y a donc bien une réorganisation possible impliquant les représentations, au moins sous la forme d'une redistribution économique des différents investissements pulsionnels. Cela ne signifie pas que les processus inconscients soient temporalisés littéralement, ce que niait « Au-delà du principe de plaisir ». Pourtant, la possibilité même de la cure implique que tout n'est pas purement et simplement immuable dans l'inconscient : « La psychanalyse est un outil qui doit rendre possible au moi la conquête progressive du ça » (Freud S., 1923b, p 299). Or, si l'état du système inconscient peut subir un remaniement c'est qu'un nouvel état vient prendre la place d'un ancien et le nier. Freud insiste sur le fait que sa pratique vise la modification du rapport que le sujet entretient à sa vie pulsionnelle : « le succès thérapeutique n'est pas ce à quoi nous aspirons en premier lieu ; ce que nous voulons en revanche, c'est mettre le patient en état d'appréhender consciemment ses motions de souhait inconscientes » (Freud S., 1909, p 106). Il défend que la pratique psychanalytique ne *prouve* rien mais est « une intervention thérapeutique [*ein therapeutischer Eingriff*] », soit une activité qui entend « seulement changer quelque chose [*nur etwas ändern*] » (*Ibidem*, p 92/ GW VII, p339). Mais on aurait tort de comprendre ce changement comme une révolution ou une métamorphose.

On prendra garde au sens qu'il convient de donner à cette formule freudienne qui fait de la psychanalyse un « outil » de conquête de soi. Celle-ci a pu être interprétée comme conférant au travail analytique une fonction adaptative. C'est une direction que suivit souvent la psychanalyse américaine. Nous ne pensons pas que Freud épouse cette interprétation. La



citation qui suivait faisait d'ailleurs valoir l'intérêt propre de l'appréhension pour elles-mêmes des motions de souhait inconscientes. Il revient en particulier à Lacan d'avoir insisté sur cette valeur-là de la psychanalyse. Son « retour à Freud » possède en partie ce sens : montrer que la psychanalyse constitue la récusation de ces psychologies de l' « ego » à la recherche du renforcement des identifications, de la maîtrise des instincts et de l'adaptation (Lacan J., 1999, p 243-248) et une ouverture valant pour soi-même vers les profondeurs de l'inconscient.

En tout état de cause, il faut prendre au sérieux la métaphore du voyage dont se sert Freud à propos du déroulement de la cure. Celle-ci se déroule en deux phases qui peuvent être mêlées. D'abord, dit Freud, l'analyste s'informe d'un certain nombre de choses concernant le patient et lui communique les postulats de la cure, il construit à partir du matériel fourni la genèse de la souffrance de son patient. Ensuite, le patient s'empare de ce matériau, le travaille, se souvient, répète dans le transfert. La « modification interne » comme but de l'analyse n'est éprouvée que pendant cette phase par le surmontement des résistances (par la perlaboration). Dans cette configuration, la cure est comme un voyage, partagée entre une phase de préparation et le temps du voyage à proprement parler : « La première comprend tous les préparatifs nécessaires, aujourd'hui si compliqués et si difficiles à accomplir, jusqu'à ce qu'on ait enfin pris son billet, mis le pied sur le quai et conquis sa place dans la voiture. On a maintenant le droit et la possibilité de partir en voyage pour le lointain pays, mais après tous ces travaux préliminaires [*nach alle diesen Vorarbeiten*] on n'est pas encore là-bas, on ne s'est pas rapproché du but d'un seul kilomètre. Pour cela, il faut encore que l'on fasse le voyage lui-même d'une station à l'autre, et cette part du voyage est bien comparable à la deuxième phase. » (Freud S., 1920, p. 241)

On distingue ici deux types de travail : les « travaux préliminaires » et le travail ou voyage proprement dit qui seul permettra de surmonter les refoulements et de disposer autrement le corps pulsionnel. Cette comparaison implique en effet qu'en ayant effectué la première phase de l'analyse – en s'étant préparé au voyage – on n'a pas du tout encore accompli le travail proprement analytique – on n'a pas encore voyagé ni



*CORPS ET TRAVAIL DANS LA PENSÉE FREUDIENNE  
DE LA CURE*

37

effectué un déplacement pulsionnel. Cela signifie que nombre d'analyses comme nombre de voyages restent à l'état de projet ou de préparatif, à l'état avorté.

*2.3. Pourquoi un dispositif « négatif » ?*

Se pose alors la question de savoir pourquoi le dispositif « négatif », le cadre qui procède à une immobilisation du corps, permet seul à un autre corps, au corps pulsionnel, de se disposer différemment. On a indiqué déjà que ce négatif dans la cure possède une positivité certaine et des vertus d'élaboration, car le fait par exemple d'entraver l'activité de la vue et du toucher pendant la séance rend possible une expérience structurante de l'absence. Mais Freud offre une réponse encore plus claire à notre question : ce déplacement pulsionnel et le surmontement des résistances est tributaire du travail de remémoration et perlaboration qui ne peut s'enclencher que si ne lui est pas substituée une action :

« Qu'advierait-il si le médecin procédait autrement et exploitait la liberté donnée pour ainsi dire des deux côtés, pour répondre à l'amour de la patiente et pour assouvir le besoin de tendresse de celle-ci ? ... Ce serait un grand triomphe pour la patiente si ses avances amoureuses trouvaient une réponse et ce serait une totale défaite pour la cure. La malade aurait atteint ce vers quoi tendent tous les malades dans l'analyse : agir quelque chose, répéter dans la vie ce qu'elle doit seulement remémorer, reproduire en tant que matériel psychique et maintenir dans le domaine psychique. »  
(Freud S., 1915a, pp 205-206)

L'acte que pourrait produire un corps gestué non immobilisé par le dispositif négatif de la cure n'aurait d'autre valeur que celle de la répétition. L'agir du corps relève ainsi dans ce cadre de la contrainte de répétition et ces actions sont comprises non comme des réalisations à part entière mais comme des substituts ou « succédanés » : « la malade, par suite de son état, n'est pas capable d'une situation effective aussi longtemps que ses refoulements ne sont pas levés » (*Idem*). Cet agir n'aurait donc rien de véritable, d'effectif ni de novateur mais serait pris tout entier dans une logique de compulsion. Cela se trouve confirmé par le fait, sur lequel nous reviendrons, que Freud regarde le fait de restituer au patient sa capacité d'action comme l'un des buts que la cure peut se



proposer – « Que le praticien soit satisfait s’il réussit à redonner à la malade sa capacité d’agir » (Freud S. et Breuer J., 1893, p. 211) – signe qu’avant la levée des résistances son agir était en quelque sorte falsifié.

Privant le patient de cette fuite dans un semblant d’action, qui n’est que répétition, le dispositif analytique décrit plus haut l’inclinerait vers une autre voie, celle de la perlaboration. On insistera encore ici sur le fait que « se maintenir dans le domaine psychique » ne signifie nullement qu’on reste sur un terrain intellectuel, celui des idées, mais qu’on s’écarte déjà de celui du pseudo-agir pour mettre au travail cette liaison entre psychique et organique qui se joue dans la pulsion.

7. Voir André Green, « Le travail du négatif », pp. 489-493, in *Revue française de psychanalyse*, N°1, 1986; *Le Travail du négatif*, Paris, Minit, Critique, 1993; « Instances du négatif : transfert, tiercéité, temps », pp. 15-56, *Le Négatif, travail et pensée*, L’Esprit du temps, Perspectives psychanalytiques, 1995.

8. « La sexualité dans l’étiologie des névroses », 1898, pp. 215-240, *OC III*, p. 227/ *GW I*, p. 501. « À l’employé qui “s’est éreinté” au bureau, ou à la ménagère pour qui la tenue du ménage est devenue trop lourde, les médecins devront bien s’habituer à fournir l’éclaircissement qu’ils ne sont pas tombés malades parce qu’ils ont essayé de remplir leurs obligations [...] mais parce que, ce faisant, ils ont gravement négligé et gâté leur vie sexuelle » (*idem*).

### 3. TRAVAIL ANALYTIQUE, TRAVAIL DU CORPS PULSIONNEL ET TRAVAIL SOCIAL

#### 3.1. *Le travail, un objectif de la cure*

Les analyses qui précèdent laissent penser que le travail intervient chez Freud dans le seul domaine de la vie psychique : *die analytische Arbeit, die psychische Arbeit, die psychoanalytische Arbeit, die therapeutische Arbeit, die kathartische Arbeit, die seelische Arbeit, die Trauerarbeit, die Traumarbeit, etc.* Il est vrai que sa contribution théorique à la conceptualisation du travail concerne le travail psychique (qui désigne alors toute forme d’activité de l’appareil psychique destinée à traiter les excitations pulsionnelles<sup>7</sup>). Par ailleurs, Freud n’a pas tellement ménagé de place au travail social. Il a même dû, pour faire reconnaître l’étiologie sexuelle des névroses, disqualifier les facteurs à la fois héréditaires, organiques et sociaux. Ainsi, déclarait-il en 1898, « jamais personne ne devient névrotique par le travail ou l’émoi seuls [*durch Arbeit oder durch Aufregung allein*] »<sup>8</sup>, dénonçant l’abus par les médecins dans l’explication des névroses du facteur du surmenage [*Überarbeitung*]. En outre, les quelques évocations du travail mettent en avant son caractère de contrainte (Dejours C., 2012, p. 108). Pourtant, la dimension qui est celle de l’activité professionnelle n’est pas absente des considérations touchant le corps dans la cure qui nous occupent ici.

Dans les objectifs que Freud fixe à la cure, on trouve en effet souvent exprimé celui, général, de restituer au patient sa



*CORPS ET TRAVAIL DANS LA PENSÉE FREUDIENNE  
DE LA CURE*

39

capacité d'action : « On peut poser comme but du traitement de provoquer, par la suppression des résistances et l'examen détaillé des refoulements du malade, l'unification et le renforcement de son moi, de lui épargner la dépense psychique pour les conflits internes, de donner forme, à partir de ce qu'il est, au meilleur de ce qu'il peut devenir en fonction de prédispositions et capacités, et de le rendre, autant que possible, capable d'activité et de jouissance [*nach Möglichkeit leistungs- und genußfähig zu machen*]. » (Freud S., 1923a, pp. 200-201/ *GW* XIII, p 226)

Cette formule, « rendre capable d'activité et de jouissance », ou encore « le rétablissement de sa capacité de réalisation et de jouissance » (Freud S., 1904, pp 9-17, *OC* VI, p 5), revient à plusieurs reprises sous la plume de Freud. Or, celui-ci détermine parfois cette capacité d'action comme capacité de travail. Déjà, dans les *Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, le 3 février 1909, après une conférence d'Adler, on trouve dans la discussion des remarques de Freud concernant la guérison qui implique le travail : « Ce patient aussi continue à avoir des attaques (d'eurothrophobie). Mais il est devenu capable d'exercer sa profession et il s'est marié, bref, il est guéri d'un point de vue pratique ; du point de vue théorique, bien sûr, il ne l'est pas. Il est resté malade, pourrait-on presque dire, uniquement pour ennuyer le médecin »<sup>9</sup>.

*3.2. Travail du corps pulsionnel, dispositif analytique et travail social*

On pourrait fournir une première réponse assez élémentaire, en disant que la cure permet de lever les inhibitions qui avaient entravé la poursuite de l'activité professionnelle. En effet, lorsqu'il cherche à définir l'idée d'inhibition, il n'est pas anodin que Freud, examinant sous quelles formes se manifestent les perturbations des diverses fonctions du moi dans les affections névrotiques, choisisse d'exposer celles de la fonction sexuelle, de l'alimentation, de la locomotion et du travail professionnel. L'inhibition au travail, note-t-il, devient souvent objet de la cure comme symptôme isolé. Il distingue trois cas : diminution du plaisir et désir de travailler ; détérioration de l'exécution des tâches professionnelles ; manifestations réactionnelles au travail quand celui-ci est poursuivi par

9. *Les Premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytiques de Vienne*, II 1908-1910, Paris, Gallimard, NRF, Connaissance de l'inconscient, La psychanalyse et son histoire, 1978, p. 141.



contrainte (fatigue, vertige, vomissement). Touchant la détérioration de l'exécution du travail, Freud différencie les effets de l'hystérie et de la névrose de contrainte. Tandis que « la névrose de contrainte perturbe le travail par une diversion continuelle et par la perte de temps du fait des stagnations et des répétitions qui s'interposent », « l'hystérie contraint à l'arrêt du travail par la production de paralysies d'organe et de fonction, dont l'existence est incompatible avec l'exécution du travail » (Freud S., 1926, p. 207). On peut supposer que les progrès de la cure peuvent aider à lever les inhibitions qui restreignent spécifiquement cette fonction du moi qu'est l'activité professionnelle. La restriction levée, la fonction pourrait à nouveau s'accomplir. On est alors renvoyé à la compréhension des différentes formes d'inhibition distinguées par Freud.

Mais on peut, à partir des développements qui précèdent, formuler une autre réponse, justifier autrement la mention de la restauration de la capacité de travail au nombre des objectifs de la cure. Si l'analyse permet de « rendre capable de travailler », c'est qu'elle contribue au rétablissement du processus sublimatoire. Freud affirme, en effet, à plusieurs reprises que le travail de l'analyse guide le patient vers la sublimation, pour cette raison qu'elle œuvre à lever les refoulements. Avec cette levée, s'ouvre pour la pulsion un autre destin (Freud distingue en effet dans « Pulsions et destins de pulsions » quatre principaux destins pour la pulsion : renversement dans le contraire, retournement sur la personne propre, refoulement et sublimation). Il déclare ainsi : « Une pulsion ne peut être sublimée tant qu'elle est refoulée [...]. C'est pourquoi il est nécessaire de résoudre le refoulement en surmontant les résistances avant d'aboutir à une sublimation partielle ou complète. C'est là le but de la thérapie psychanalytique et le moyen par lequel elle promeut toutes les formes de développement plus élevé. »<sup>10</sup>

10. *L'Introduction de la psychanalyse aux États-Unis, Autour de James Jackson Putnam*, Paris, NRF Gallimard, *Connaissance de l'inconscient*, 1978, Lettre du 14 mai 1911 de Freud à Putnam, p. 148.

Pourquoi cela conditionne-t-il la possibilité de travailler de nouveau ? Nous dirions : dans la mesure où Freud comprend justement le travail comme une forme de sublimation (soit un déplacement des buts pulsionnels – un transfert des composantes narcissiques, agressives, voire érotiques de la libido – vers des activités supérieures). En levant les refoulements, on comprend que la cure libère d'une certaine façon une grande quantité d'énergie qui va pouvoir s'engager dans le processus sublimatoire qu'est le travail. Cet aspect est trop souvent dissi-



mulé par le discours freudien qui fait du travail une contrainte (une Anankè), une pure nécessité de la vie. En outre, le grand thème de *Malaise* selon lequel la quantité excessive et sans cesse croissante de renoncement pulsionnel imposé aux hommes par les exigences de la civilisation, qui signifie également la préséance au niveau du processus de civilisation de la sublimation sur la satisfaction pulsionnelle, sexuelle, directe, occulte un peu la valeur du processus sublimatoire au niveau de l'individu et de son développement. Aussi, si on lit de près le chapitre II de *Malaise dans la culture*, la dimension sublimatoire du travail apparaît incontestable :

« Lorsque'une disposition particulière ne prescrit pas de manière impérative aux intérêts vitaux leur orientation, le travail professionnel ordinaire et accessible à tous peut prendre la place qui lui a été assignée par le sage conseil de voltaire. Il est impossible d'accorder à l'importance du travail, dans le cadre de ce bref survol, une place suffisante. Aucune autre technique destinée à conduire sa vie ne rattache l'individu si solidement à la réalité que lorsqu'on met en avant le travail qui l'intègre sûrement au moins à une part de la réalité, à la communauté humaine. La possibilité de déplacer une forte proportion de composantes libidinales narcissiques, agressives, voire érotiques, vers la profession et vers les relations humaines qui en sont corollaires confère au travail professionnel une valeur qui n'est en rien inférieure à son caractère indispensable pour affirmer et justifier la vie en société. L'activité professionnelle procure une satisfaction particulière lorsqu'elle a été librement choisie, donc lorsqu'elle permet d'exploiter par sublimation des penchants déjà existants, des motions pulsionnelles prorogées ou constitutionnellement renforcées. »<sup>11</sup>

Malheureusement, cette dimension est minorée par l'accent mis sur le caractère contraint du travail chez la plupart des hommes mais également en raison du partage souvent établi par Freud entre des professions qui sont source de contentement et lieu de la sublimation (travail artistique, scientifique, intellectuel)<sup>12</sup> et des métiers aliénants au sens où y pousse la seule nécessité<sup>13</sup> ; ainsi que par l'idée que les premières professions possèdent cette supériorité d'impliquer un travail psychique et intellectuel. De ce fait, n'est pas vraiment aperçu le rôle général du travail du corps dans le processus de la sublimation.

11. « Malaise dans la civilisation », pp. 75-251, in *Anthropologie de la guerre*, Paris, Fayard, Ouvertures bilingues, 2010, p. 113.

12. En ce sens, voir la lettre de Freud à Pfister du 6 mars 1910: « Je ne peux pas me représenter une vie sans travail comme vraiment agréable ; pour moi vivre par l'imagination et travailler ne font qu'un ; rien d'autre ne m'amuse. [...] surtout, pas de longue maladie, pas de misère physique qui paralyse mes facultés de création », *Correspondance avec le paster Pfister 1909-1939*, Paris, Gallimard, Tel, 1991, p. 70.

13. « Malaise dans la civilisation », *op. cit.*, p. 151: « À première vue, on serait tenté de dire que la sublimation est essentiellement une fatalité imposée aux pulsions par la civilisation. Mais on fera bien d'y réfléchir plus longuement encore ».



Les analyses qui précèdent ont néanmoins permis de dégager l'intrication de deux formes de travail : la mise au travail du corps pulsionnel conditionnant une modification de l'économie libidinale (déplacement qui s'opère à la faveur d'un dispositif qui semble pourtant immobiliser le corps agissant), et la reprise de l'activité professionnelle, la cure se proposant de restaurer chez le patient la capacité de travailler et d'aimer. Nous avons en particulier fait valoir l'importance du processus sublimatoire pour cette seconde forme de travail et la faculté du travail analytique grâce à un travail du corps pulsionnel de libérer cette aptitude à la sublimation, établissant ainsi un lien entre les différentes formes de travail en question.

### BIBLIOGRAPHIE

- DEJOURS C. (2009), *Travail vivant, 1 : Sexualité et travail*, Paris, Payot.
- DEJOURS C., Entretien avec Béatrice Bouniol (2012), *La Panne*, Paris, Bayard.
- FREUD & BREUER J. (1893), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- FREUD S. (1904), « La méthode psychanalytique de Freud », 1904, pp. 9-17, *OC VI*, Paris, PUF.
- FREUD S. (1905), *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, NRF, Gallimard, Connaissance de l'inconscient, 1988.
- FREUD S. (1909), « Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans », pp. 1-130, *OC IX*, Paris, PUF.
- FREUD S. (1913), « Sur l'engagement dans le traitement », pp. 161-184, *OC XII*, Paris, PUF.
- FREUD S. (1914a), « Remémoration, répétition et perlaboration », pp. 185-196, *OC XII*, Paris, PUF.
- FREUD S. (1914b) « Remémoration, répétition et perlaboration », pp. 129-140, *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, Quadrige, 2007, p. 139.
- FREUD S. (1915a), « Remarques sur l'amour de transfert », pp. 197-211, *OC XII*, Paris, PUF.
- FREUD S. (1915b), « Pulsions et destins des pulsions », pp. 11-43, *Métapsychologie*, Gallimard, Folio essais, 2000.
- FREUD S. (1917), *Correspondance 1873-1939*, Gallimard NRF, Connaissance de l'inconscient, 1979, Lettre à Karl Groddeck du 5 juin 1917.
- FREUD S. (1920), « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », pp. 233-262, *OC XV*, Paris, PUF.
- FREUD S. (1923a), « "Psychanalyse" et "Théorie de la libido" », pp. 181-208, *OC XVI*, Paris, PUF.
- FREUD S. (1923b), « Le moi et le ça », pp. 255-301, *OC XVI*, Paris, PUF.
- FREUD S. (1925), « La négation », pp. 165-171, *OC XVII*, Paris, PUF.





*CORPS ET TRAVAIL DANS LA PENSÉE FREUDIENNE  
DE LA CURE*

43

FREUD S. (1926), « Inhibition, symptôme et angoisse », pp. 203-286, *OC XVII*, Paris, PUF.

FREUD S. (1933), « La nouvelle suite des leçons d'introduction », pp. 83-268, *OC XIX*, Paris, PUF.

GUILLAUMIN J., « Étrange espèce d'espace ou la pensée du négatif sans le champ de la psychanalyse », pp. 23-46, in Missenard A.(dir.), *Le Négatif, figures et modalités*, Paris, Dunod, Inconscient et culture, 1989.

LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », pp. 235-321, *Écrits I*, Paris, Seuil, Points essais, 1999.

MOURY R., « L'emprise du visuel ou le déni de la perte », pp. 154-164 in Missenard A.(dir.), *Le Négatif, figures et modalités*, Paris, Dunod, Inconscient et culture, 1989.



